

LA CRITIQUE

De Marie-Laure Delorme

■ Le fil rouge est le jeu d'échecs. Nous sommes à Bruxelles, en 2020, durant le confinement. Jean-Philippe Toussaint craint le désœuvrement. Il s'attelle alors à la traduction du «Joueur d'échecs» (1943), de l'Autrichien Stefan Zweig (1881-1942), et projette d'écrire un essai sur la traduction comme prolongement de l'écriture. À partir de là, il entreprend aussi de composer un journal de bord fait de méditations sur le jeu d'échecs, d'esquisses autobiographiques, de réflexions diverses sur le cours des choses. Un projet littéraire dans trois directions : essai, traduction, journal. Mais le cœur de «L'échiquier» ne va cesser de se déplacer à la recherche d'un sujet enfoui. À la fin, il s'agira d'un récit miroitant sur la vieillesse, les rapports entre parents et enfants, l'amitié. «L'échiquier» est composé de soixante-quatre chapitres, comme les soixante-quatre cases du jeu d'échecs.

Jean-Philippe Toussaint répond, par une lettre circonstanciée, à une lycéenne du Goncourt des lycéens. L'élève se plaint que «Fuir» (prix Médicis 2005, éd. de Minuit) ne raconte pas d'histoire. Depuis quand la littérature doit-elle raconter des histoires? «L'échiquier» saisit la vie et la vie ne se résume pas à une histoire. Elle est même ce que l'on peine à mettre en boîte. L'auteur convoque différents âges, dont son enfance et sa jeunesse. L'adolescent quitte la douceur de Bruxelles pour devenir pensionnaire à l'Ermitage, collège privé situé à Maisons-Laffitte, dans les Yvelines, au début des années 1970. Le garçon de 15 ans est confronté pour la première fois, en pension, à la dureté du monde. Un jour, en 1973, un élève de première ne rentre pas des vacances de Noël. Le narrateur l'apprend par surprise : Frédéric Lehrer est mort. Il y a alors cette phrase : «Car si j'écris, si un jour je me suis mis à écrire, c'est peut-être précisément pour ériger une défense contre les arêtes coupantes du réel.»

«L'échiquier», de Jean-Philippe Toussaint, éd. de Minuit, 256 pages, 20 euros.



L'auteur évoque son père, Yvon Toussaint, rédacteur en chef du «Soir», avec qui il disputait des parties d'échecs au Portugal durant l'été 1979. Un soir, lors d'un dîner, le grand journaliste avouera : «Ah, moi, j'aimerais bien que mon fils devienne écrivain.» Yvon Toussaint démissionnera du «Soir» et se mettra à écrire des romans. Un fils peut-il vaincre son père sur son propre terrain? Tout est symbole et silence. Le père ne donnera pas au fils l'autorisation de devenir un joueur d'échecs, mais il lui permettra de devenir un écrivain. Yvon Toussaint lui enverra une longue lettre à la suite de la parution de «L'urgence et la patience» (éd. de Minuit, 2012). À la fin, ces mots : «Je ne suis d'ailleurs jamais loin de toi. Je ne le serai jamais.»

Dans «L'échiquier», on croise le père, la mère, la femme aimée, rencontrée en 1981, les amis, le grand-père, les plus grands joueurs d'échecs. Ceux qui le font être ce qu'il est. La littérature et les échecs ont représenté, pour le narrateur, une protection contre le monde extérieur. L'ex-champion d'échecs Gilles Andruet (1958-1995) est au centre de la toile de ce livre. Ils se sont connus à 21 ans, ont été amis, se sont perdus de vue. L'un aurait pu être l'autre. L'ami mourra assassiné, dans des conditions obscures, à l'âge de 37 ans. Jean-Philippe Toussaint souligne combien le jeu d'échecs entretient un rapport symbolique avec la mort. Durant le confinement, le fils déjeune avec sa mère de 86 ans, qui pourrait écrire ses Mémoires tant sa destinée fut riche. Elle ne le souhaite pas car elle ne se sent guère à l'aise avec l'écrit. La vie doit l'emporter sur la mort. Jean-Philippe Toussaint le sait : un jour, il devra écrire un livre sur sa mère. ■

JEAN-PHILIPPE TOUSSAINT
AU CENTRE DU JEU

En partant de sa passion des échecs, l'auteur se livre à un exercice autobiographique.

